

LA RIVIERE UPIKA.

LE 9, nous décampons de bonne heure, et suivant l'indication de la boussole nous traversons un ancien brûlé, que nous perdons dans l'après-midi. Le lendemain, nous suivons encore la hauteur des terres où nous nous trouvons, et le mercredi nous commençons à descendre sensiblement. Les vues que nous avons indiquent une inclinaison générale, bien que tout le pays ne soit qu'une succession de montagnes jusqu'à l'horizon, où nous croyons voir la chaîne de la rivière Upika. Nous nous enfonçons encore dans la forêt, et chaque fois que nous descendons du haut d'une montagne dans un profond ravin nous espérons y trouver la rivière sur les bords de laquelle nous devrions être arrivés d'après les calculs des chefs de l'expédition. Mais, au désappointement général, nous ne trouvons que d'étroits ruisseaux et que des lacs de plus ou moins d'étendue. Le jeudi se passe à éprouver les mêmes désappointements, mais nous descendons toujours et le bois de la forêt est plus facile à traverser. La région exclusive des épinettes est passée; nous rencontrons plus de bouleaux, même des merisiers, et bientôt de petits érables batarde, gros comme le doigt. L'inquiétude se met dans le camp. Les vivres ne charment plus les porteurs et nous calculions arriver à la rivière Upika samedi dernier. Le vendredi, le découragement augmente avec le désappointement. Evidemment nous avons fait fausse route. Notre boussole, le seul instrument que nous ayons, nous a trompés; les attractions locales y sont probablement pour quelque chose. C'est avec de pareilles pensées que nous nous endormons. Au réveil Simon se plaint d'un tour de reins pénible et qui le force à prendre un bâton pour aider sa marche.

L'inquiétude du vieux chef, qui dit très-sérieusement au départ: "Eh bien! si je ne suis pas capable de suivre, vous me laissez," n'est pas faite pour faire taire les craintes de tout le monde. On force la marche et nous arrivons vers midi aux bords d'une profonde vallée, dont la descente rapide se fait moitié sautant, moitié glissant. Est-ce encore un ruisseau, ou bien un lac, ou bien encore la rivière Upika? Nous hésitions encore dans nos suppositions, lorsque nous traversons un étroit ruisseau. Nouvelle déception, nous disions-nous en avançant de quelques pas à travers les ombrages de ce bas-fond, lorsque nous arrivâmes sur les bords d'une magnifique rivière, coulant ses

eaux profondes et tranquilles entre une double chaîne de montagnes escarpées; c'était la rivière Upika.

UNE MARCHÉ FORCÉE LE DIMANCHE.

LE 10, nous fîmes une halte aux pieds d'un gros arbre, et pendant que le cuisinier nous préparait le régala extraordinaire d'une tasse de café en l'honneur de la rivière Upika, sur les bords de laquelle nous étions enfin arrivés, nos bûcheurs travaillaient activement à la construction d'un radeau pour nous traverser avec le bagage. À trois heures nous étions de l'autre côté et commençons à graver la haute montagne servant de berge à la rivière. En mettant pied à terre il fallait immédiatement commencer l'ascension de cette pente, trop rapide pour recevoir les paquets du bagage. Ce n'était qu'en les appuyant derrière les arbres que nous pouvions les déposer un instant en les déchargeant du radeau. Nous ne comprenons pas comment un chemin pourrait être tracé dans cet endroit; mais probablement qu'en remontant la rivière de quelques milles nous trouverions quelque gorge de montagne facilitant un passage. Après une heure d'une ascension aidée des mains et des pieds, nous arrivâmes presque au sommet sur un petit plateau, où nous campâmes aux pieds d'un rocher à pic qui se trouvait sur notre gauche. La soirée se passe en probabilités sur notre situation. Nous ignorons complètement à quel point de la rivière Upika nous nous trouvons. Sommes-nous à son embouchure ou à sa source? Nous l'ignorons complètement; les opinions sont partagées. Mais ce dont nous sommes certains, c'est que depuis le lac Jacques Cartier jusqu'ici nous avons mis deux fois plus de temps que nous n'en avions calculé, et qu'il nous est impossible de nous rendre au poste de la rivière Metabetchouan sans manquer de vivres. Aussi est-il décidé que le lendemain, bien qu'un dimanche, soit employé à marcher et non plus au repos. Quelques réflexions sont faites sur les dimanches précédents qui ont été perdus dans un repos qui nous met aujourd'hui en danger de ne jamais arriver, et après que les chefs eurent décidé, vu l'urgence de sauver l'expédition, d'abandonner leurs instructions et de descendre la première belle rivière pour rencontrer les premiers établissements à l'embouchure de la rivière des Aulnets, nous attendîmes le lendemain dans un profond sommeil.